ainsi localisée dans le nord, alors qu'elle est d'origine méridionale? M. Moreau répond : « Sans doute parce que ce sont les mêmes dynastes qui ont lutté au temps de Charles Martel dans la forêt des Ardennes et se sont ensuite transportés en Gascogne. »

II.

## Séance commune avec le Groupe Romand le dimanche 24 mai 1959 A COLMAR.

Désireux de répondre à l'hospitalité offerte par le Groupe Romand à Augst, en 1957, le Groupe Strasbourgeois avait invité ses amis suisses à passer une journée d'études communes à Colmar. Il avait également invité les Universités voisines à participer, par leurs représentants, à ses travaux.

Arrivés pour la plupart dès le samedi soir, les congressistes se retrouvèrent dimanche matin, sous un soleil radieux, devant le musée Unterlinden : au cours d'une visite aussi agréable que suggestive, le conservateur, M. Schmitt, leur montra les trésors du musée, entre autres le fameux retable de Matthias Grunewald.

Les latinistes se rendirent ensuite à la grande salle historique du « Koifhüs », où devait se tenir la séance.

Étaient présents :

*Groupe Romand* : M. et Mme Béranger, M. Binggely, Mlle Bréguet, MM. Borel, Breitmeyer, Mlle Broye, MM. Burger, Choquard, Du Pasquier, Dutoit, Écabert, Favez, Gilliard, Grieshaber, Haldimann, Hoffmann, M. et Mme James, Mlle James, M. et Mme Labhardt, MM. Liechtenhan, Magnin, Mathez, M. et Mme Méautis, MM. Mouchet, Nicolet, Nussbaum, M. et Mme Perrenoud, M. de Plinval, M. et Mme Reymond, Mme Reymond-Exchaquet, MM. Schindler, Schmid, Schneider.

*Étudiants et étudiantes suisses* : M. Bonvallat, Mlle Centlivres, MM. Cheseaux, Dyens, Ehrard, Francillon, Gendre, Mlles Guignard, Humbert, M. Hurni, Mlle Huter, MM. Majoray, Métral, Paschoud, Perret, de Preux, Soguel.

*Groupe Strasbourgeois* : Mlle Dunand, M. Frézouls, Mlle Fugier, MM. Georger, Hentz, Leclant, Mandouze, Maurer, Ruch, R. Schilling, Mlle Vauthier, MM. Walter, Martin Weber, Will.

*Étudiants et étudiantes strasbourgeois* : M. et Mme Breininger, Mlles Ehrhardt, Galmiche, MM. Gasser, Joannez, Mlles Jole, Kennel,

M. Louyot, M^lles^ Marent, Maurer, Meyer, MM. Murer, Mutschler, Richard, Rolling, M^lle^ Strohl, M. Tissier.

*Personnalités invitées* : MM. Moreau, professeur à l'Université de Saarbrücken, Teutsch, Fuchs, professeur à l'Université de Bâle, ainsi que M. J. Collart, professeur à la Sorbonne, et M^me^ P. Fabre, dont les noms sont intimement liés à la fondation du Groupe Strasbourgeois.

M. J. Béranger, président, ouvre la séance en saluant, dans la nombreuse assistance, « deux générations réunies dans l'amitié et la science ». Il remercie tous ceux, suisses et français, qui se sont chargés de l'organisation matérielle de cette journée, ainsi que les autorités universitaires de la Suisse romande, qui par de généreux subsides ont permis aux étudiants suisses de venir à Colmar. Il donne ensuite la parole à M. Labhardt, dont la communication s'intitule : *Curiositas. Notes sur l'histoire du mot et de la notion*[1].

— Dès son apparition chez Plaute, l'adjectif *curiosus* se trouve avec le grec πολυπράγμων, περίεργος (devenus synonymes à l'époque hellénistique) dans un rapport sémantique qui ne semble pas fortuit et qui s'est maintenu, voire renforcé, au cours de la latinité. Il qualifie celui qui met tout son soin (*cura*) à connaître en particulier ce qui ne le concerne pas. Chez Cicéron, cette nuance péjorative ne se vérifie pas dans tous les cas, mais partout *curiosus* implique un désir de savoir, une enquête. A partir de Varron (?) et, à coup sûr, de l'époque impériale (Vitruve, etc.), est attesté, lié le plus souvent à l'adverbe *curiose*, le sens large, non spécifié, de « soucieux », de « soigneux », s'appliquant à n'importe quelle activité. Quant au dérivé *curiositas*, « désir de savoir, curiosité », il a une histoire externe singulière. Attesté une fois chez Cicéron, dans une lettre à Atticus (2, 12, 2) d'un ton très familier, il disparaît de la littérature jusqu'à Apulée. Tout se passe comme s'il s'agissait, chez ce dernier, d'une formation nouvelle, dans un contexte nouveau, en relation avec la source grecque des Métamorphoses : *curiosus* et *curiositas* y désignent, en effet, une curiosité condamnable, celle de Lucius pour la magie ou de Psyché pour les interdictions divines.

Dans une seconde partie, l'auteur s'attache à la notion de curiosité intellectuelle. Alors que Cicéron, partagé entre ses sources, hésite entre les conceptions aristotélicienne d'une science désintéressée, aux objectifs élevés, et stoïcienne d'une connaissance liée au critère d'utilité, Sénèque rejette catégoriquement la première, n'accordant aux sciences spécialisées (*artes liberales*) qu'une valeur propédeutique en vue de la

1. Le texte de la communication, partiellement remanié et pourvu de notes, paraîtra en 1960 dans le *Museum Helveticum*.

philosophie. L'auteur des *Questions naturelles* s'inscrit sur une ligne qui conduit à la notion chrétienne de curiosité, sauf que celle-ci est subordonnée à des vues théologiques qui la mettent en contradiction avec la philosophie. L'utilité n'appartient plus à l'ordre de la science, mais à celui de la foi. La curiosité n'y est plus seulement vaine, elle devient illicite et même sacrilège lorsqu'elle entre en conflit avec la *regula fidei*. Cette évolution est amorcée dès les *Métamorphoses* d'Apulée, dont les aspirations à une spiritualité libératrice (livre XI), qui annoncent le néo-platonisme, engagent la notion de *curiositas* dans une perspective religieuse, peut-être à travers l'hermétisme (H. J. Mette). Sur les traces de son compatriote africain, mais non sans s'inspirer premièrement de saint Paul, Tertullien fait éclater avec vigueur l'opposition curiosité-foi. Saint Augustin, enfin, encouragé par ses maîtres néo-platoniciens, ne considère plus la curiosité isolément, mais liée à la *uoluptas* et à la *superbia*, avec lesquelles elle constitue une « triade de vices » (W. Theiler), que le grand docteur trouve également dans la première Épître de saint Jean (2, 16). En sorte que, même si l'on retient l'hypothèse de Theiler, selon laquelle l'interprétation de ce dernier texte est obtenue à l'aide d'un infléchissement néo-platonicien de la pensée johannique, l'originalité de saint Augustin a été d'introduire la *curiositas* dans un vaste contexte biblique et d'opérer avec les vues philosophiques une synthèse à laquelle il attache la plus grande importance, au point de s'en inspirer, entre autres, dans la composition même de parties étendues des *Confessions*.

— M. Béranger remercie M. Labhardt de son exposé qui, par l'ampleur de ses vues, dépasse le cadre d'une simple communication. En réponse aux questions qui lui sont posées, le conférencier cite d'autres exemples qui montrent que *curiositas* n'est pas entré dans la langue avant Apulée. En effet Cicéron et Tite-Live, qui racontent tous deux le songe d'Hannibal après Sagonte, appellent sa curiosité, l'un *cupiditas*, l'autre *cura ingenii humani*. Et Aulu-Gelle n'aurait pas déclaré intraduisible le mot grec πολυπραγμοσύνη si *curiositas* avait existé.

— Le président donne ensuite la parole à M. J. Collart, qui présente une communication sur *la pauvreté des études syntaxiques chez les grammairiens latins*[1].

Il n'est que d'ouvrir le *Corpus* de Keil (Grammatici Latini) pour voir combien la syntaxe a été négligée par les grammairiens latins. Dans leurs traités elle est surclassée d'abord par l'étymologie, qui devient, chez les anciens, un véritable cadre de pensée (ἔτυμον λέγειν : « dire la

1. Le texte développé de cette communication a été publié dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*.

vérité »). Elle est surclassée ensuite par la lexicologie, qui se manifeste, en particulier, dans les traités *De differentiis*. Elle l'est aussi par la morphologie, étude des *paradigmes* et des *curiosa* de la flexion. La phonétique elle-même apparaît dans les *artes*, surtout sous forme de propos sur l'expressivité des sons.

On en vient à se demander si ce n'est pas le succès remporté dans le public par ces études qui a étouffé la syntaxe. En fait, si l'on remonte aux premières spéculations grammaticales (τέχνη de Denys de Thrace ; *Stoicorum veterum fragmenta*, éd. von Arnim), on s'aperçoit que la syntaxe n'avait point de place dans les exposés des grammairiens grecs. Or, ce sont ces exposés que les grammairiens latins imiteront avec docilité.

Cette absence de la syntaxe est, semble-t-il, provoquée par le malentendu qui a présidé à la naissance de la grammaire. D'abord servante de la philosophie, de la rhétorique, puis de la critique textuelle (éditions, Λέξεις et Γλῶσσαι des Alexandrins), la grammaire ne conquiert son autonomie que lentement et reste longtemps en tutelle.

De ce fait, l'étude de l'énoncé, domaine des philosophes, demeure pratiquement une logique formelle de la phrase pendant toute l'antiquité. Son but est de classer les différents types d'ἀξιώματα ou de *sententiae* en vue de la dialectique. C'est ce que montre, par exemple, l'étude du *subiunctiuus* (ou *coniunctiuus*, terme plus ancien), telle que la présentent les *Artes grammaticae*. Le subjonctif (dans lequel est curieusement inclus le futur antérieur de l'indicatif) n'est même pas considéré, au fond, comme le mode de la subordination. Le propre du subjonctif est de constituer l'un des chaînons d'une phrase complexe, l'autre chaînon étant constitué par un indicatif. Chacun des deux chaînons n'a qu'un sens partiel, et c'est leur association (*coniunctio*) qui forme un sens complet. Il s'agit de ces « propositions » qui, unies entre elles, aboutissent à un raisonnement, à un syllogisme, à une conclusion. Il s'agit de l'enchaînement des « axiomes », non de la structure grammaticale de l'énoncé. C'est là l'optique de la logique formelle (cf. Varron, in : Funaioli *G. R. F.*, fr. 265. Palémon in Mazzarino *G. R. F.*, fr. 4 ; Diomède, I, p. 398, Keil ; Servius, IV, p. 411, Keil ; Charisius, p. 218, Barwick ; Isidore, *Étym.*, I, 9, 14).

Une orientation différente semble timidement se faire jour chez Aulu-Gelle qui, çà et là, dans ses exposés disparates, s'intéresse à l'économie de la phrase, ou même à une syntaxe des valeurs (*N. A.*, XVII, 7 ; XVII, 13 ; XVIII, 12, par exemple). D'où lui vient cette attitude? Peut-être du fait qu'à Athènes il a eu un écho des doctrines d'Apollonios Dyscole (Περὶ συντάξεως, traité où est abordée, de façon encore limitée, la vraie syntaxe). Mais cette inspiration, semble-t-il, reste sans lendemain à Rome. Et il faut attendre l'enseignement de Priscien à

Byzance (*Instituta artium*, lib. XVII-XVIII) pour voir apparaître, en latin, une étude, souvent encore très formelle, de la *constructio*.

— M. Béranger se fait l'interprète de l'assistance en remerciant M. Collart de la clarté et de l'agrément avec lesquels il a su présenter l'histoire des études syntaxiques à Rome. Il rappelle les travaux éminents du conférencier, en particulier ceux qu'il a consacrés à Varron, et regrette que l'heure avancée ne permette pas de procéder à des échanges de vues, que l'important sujet traité n'eût pas manqué de provoquer.

— Du « Koifhüs » les congressistes se rendirent à l'Hôtel de Ville, où la municipalité de Colmar leur offrit un vin d'honneur, en leur souhaitant la bienvenue dans la *Civitas Columbaria*, qui est aussi la capitale du vignoble alsacien.

Au déjeuner officiel qui réunit ensuite les participants, plusieurs allocutions soulignèrent la signification de cette belle journée.

— Mlle Fugier, présidente annuelle du Groupe Strasbourgeois, souhaite, pour sa part, que cette réunion des études latines dans la *Civitas Columbaria* favorise l'échange des idées entre nous, tel un vol de colombes pacifiques.

— M. Maurer, doyen des membres du Groupe Strasbourgeois, adresse aux congressistes un petit « discours latin » qui célèbre Colmar, sa ville natale, puis l'Alsace, notre « hortus deliciarum », et termine par le souhait : *Viuant studiorum latinorum curiosi et grammaticae latinae syntaxis periti.*

— M. R. Schilling, administrateur du Groupe Strasbourgeois, remercie tous ceux qui ont contribué au succès de cette belle journée : le maire et la municipalité de Colmar pour sa générosité, l'Université de Strasbourg et la Société des Amis de l'Université pour les subsides accordés aux étudiants. Puis il transmet les excuses des absents : M. Angelloz, recteur de l'Académie de Strasbourg, retenu à Paris ; M. Simon, doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg, en tournée de conférences dans le Nord ; M. le président du Conseil général du Haut-Rhin retenu par une visite ministérielle ; M. Marouzeau, fondateur de la Société des études latines, qui avait envoyé un message très cordial, applaudi par l'assistance ; M. Pöschl, professeur à l'Université de Heidelberg, retenu en dernière heure par une visite officielle du président de la République Fédérale allemande ; M. Buechner, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, empêché pour une raison de santé.

Puis il rappelle les contacts fréquents qui existaient au temps d'Érasme entre les savants dans la vallée du Rhin : nous serions inexcu-

sables de ne pas poursuivre ces rencontres humanistes, alors que nous disposons aujourd'hui de moyens de communication si faciles. A cet égard, la rencontre de Colmar doit marquer une étape dans le développement de nos échanges.

— M. Moreau, prenant la parole au nom des Universités étrangères de langue française, se félicite lui aussi de ces contacts fructueux et invite pour l'an prochain le Groupe Strasbourgeois à Saarbrücken et Trèves.

— M. Fuchs se fait ensuite l'interprète des universités étrangères de langue allemande. Il dit tout le plaisir qu'il a eu à venir à cette rencontre internationale, et il insiste sur la mission des universitaires : servir la vérité par delà les frontières idéologiques et tendre vers un monde plus humain en unissant les efforts.

— M. Béranger exprime la joie des membres du Groupe Romand de se retrouver en Alsace et rappelle les rencontres antérieures. Il évoque les visages de P. Fabre, « que la France avait prêté à la Suisse », et du chanoine A. Pittet, qui avait conduit le Groupe Romand à Strasbourg en 1950. Enfin il se félicite, en exprimant sa gratitude émue au Groupe Strasbourgeois, de ce que le Rhin n'est plus aujourd'hui une barrière, mais un trait d'union entre universités voisines.

Après une dernière visite dans les rues pittoresques de Colmar, les congressistes se séparent, vers le soir, avec le sentiment de plénitude que donne une journée vouée à l'étude et à l'amitié.

III.

## SÉANCE DU 19 DÉCEMBRE 1959.

Président : M. Hatt.

**Membres et invités présents.** — MM. Bureth, Burg, Demond, Dollinger, Frézouls, M^lle^ Fugier, MM. Hentz, Livet, Mandouze, Maurer, Normand, Schilling, Schlumberger, Schneider, Steinhaeuser, Wagner, Will.

Excusés : MM. Adam, Châtillon, Walter.

**Communications à l'ordre du jour.**

I. — M. Frézouls rend compte du *Congrès international des Études classiques* de Londres, où il a représenté l'Université de Strasbourg. Des communications simultanées sur des sujets très divers ont souvent rendu le choix difficile aux congressistes. M. Frézouls résume à grands traits les plus intéressantes d'entre elles.